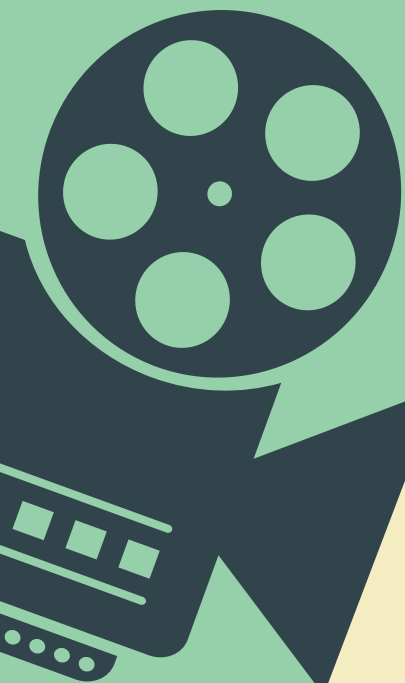




la jungle du cinéma

Louis Delluc

préface de Gilles Jacob





la jungle du cinéma

© Les Éditions du Sonneur, 2016

ISBN : 978-2-37385-035-2

Dépôt légal : septembre 2016

Conception graphique intérieur et couverture : Sandrine Duvillier

Les Éditions du Sonneur

5, rue Saint-Romain, 75006 Paris

www.editionsdusonneur.com

la jungle du cinéma

Louis Delluc

Préface de Gilles Jacob



PRÉFACE

 *n mourait jeune, au début du xx^e siècle : on mourait de la guerre, à 27 ans, comme Alain Fournier, des suites de blessure comme Apollinaire à 38 ans, de septicémie comme Jean Vigo à 29 ans, de maladie pulmonaire enfin, comme Louis Delluc à 33 ans...*

33 ans ! Comme s'il avait pressenti ce funeste destin, Delluc, en intellectuel bon à tout, produisit beaucoup, même en pleine guerre de 1914 – il a alors 24 ans –, en endossant l'uniforme de différents personnages. D'abord et avant tout, celui de journaliste, de critique de cinéma (l'un des tout premiers), puis de cinéaste (il est l'inventeur du mot, comme du mot « cinéphile »), et enfin d'écrivain. Mais si Louis Delluc est encore connu aujourd'hui – ses films ont vieilli, sa pensée critique a été vampirisée –, c'est ironiquement grâce au prix qui porte son nom et qui célèbre tous les ans depuis les années 1930 « le meilleur film français de l'année ». « Français », alors que Del-

luc ne jurait que par le cinéma américain. Il en aurait été le premier à en rire. Et aurait fermement refusé de primer toute œuvre d'un réalisateur qui se serait préoccupé davantage de l'histoire que du style.

Du style, l'écrivain Delluc en avait à revendre. Parmi ses écrits, ses romans, ses articles, ses diatribes, voici La Jungle du cinéma, son recueil le plus mordant et le plus enjoué – lui qui était sombre, ténébreux, valétudinaire.

La Jungle du cinéma affiche, en effet, une allégresse, une propension à sourire, rendue plus vive encore par une jubila-toire prédilection pour la forme brève. Un attachement au court récit qui ne dispense pas l'auteur de se livrer à l'une de ses figures favorites : l'élucubration. Comme la vie ne lui laissa pas le temps, il le prit tant qu'il était en vie. De fait, le funam-bule de l'aparté gambade dans la digression. À texte succinct, divagation rapide : ce peut-être une réflexion, une incise, un jeu de mots, une maxime prétendument définitive, surtout quand le narrateur est un entêté : « Je me faisais une autre idée des Américains », répète à l'envi le mulet qui ne veut pas faire de cinéma.

Car le cinéma est le cadre de toutes ces nouvelles, et les ani-maux, leurs vedettes aux humaines pensées. Poissons, chiens, petit chat, cheval de corrida et autres bêtes nous livrent leurs commentaires, comme distillés par un Alphonse Allais du cinéma muet. De cette époque du muet où exerça Delluc. Or être censément muettes, pour ces bestioles, ne les empêche pas de cogiter. Il s'attendait à tout, ce toutou au museau de renard

déniché dans un chenil pour dames de New York, sauf à jouer les premiers rôles, sur l'écran, aux côtés de sa jeune maîtresse, à tout, sauf à « dormir dans la neige, tomber du haut bord d'un paquebot, lutter contre deux cents rats (dressés à manger les chiens) dans un souterrain qui puait le gaz ». Voilà. Le ton est donné: nous sommes dans le drolatique, ce que n'était pas – loin de là – Delluc metteur en scène, bouillant défenseur du bon cinéma dit impressionniste, après avoir vilipendé le mauvais cinéma dit film d'art ou théâtre filmé, lui qui incarna la Nouvelle Vague avant la lettre en filmant sur place, en décors naturels, des inondations déjà d'actualité!

Ici, nous sommes aussi dans la technique du cinéma, la pellicule, la manivelle de l'opérateur, mais c'est dans la légèreté qu'on s'agite, tel cet orchestre dont « il est visible – à l'oreille nue – que tous les exécutants ne sont pas d'accord sur Grieg »! Chaque instrument a droit à son solo, en une version humoristique d'un Prova d'orchestra avant l'heure... Il est aussi question de la salle, où le spectateur de Pellicule, peu au fait de ce qu'est un spectacle permanent, voit et revoit le programme, de quatorze heures trente-cinq à vingt-trois heures vingt-trois, sans s'apercevoir que les images sont les mêmes.

Précurseur de tout, en fait, Louis Delluc! Du Monde du silence, quand il prophétise, dans la première nouvelle (une des plus réussies), le bathyscaphe du commandant Cousteau: plongé quelque part au fond du Pacifique, un bateau-ponton, armé d'un périscope, filme un amphithéâtre de poissons qu'il baptise des noms les plus incongrus (dans « incongru », il y a

« congre »), pourvu qu'il les affuble de toute la ponctuation de l'imprimerie, histoire d'en faire baver aux correcteurs : Plôoh, Rouëp, Séïédé, Hî, le requin, et Ghô, un de ses proches, sans oublier Rêk, le thon, Ouellem et gros Aoullann. Bon courage MM. les imprimeurs...

Précurseur du travelling, aussi, avec celui d'un chien qui rallie la gare Dauphine à l'hôtel du prince Murat, rue de Monceau, annonçant ainsi un célèbre plan séquence – qui l'eût cru ? – dans un court-métrage de Claude Lelouch.

Delluc passe, encore aujourd'hui, pour le théoricien des temps héroïques du cinéma, un ex-critique acerbe, un Sainte-Beuve du cinéma dans de nouveaux Lundis. On l'imagine moins en chroniqueur dont les billets font mouche (encore un animal), en homme d'esprit qui n'a pas besoin d'études savantes pour dérouler ses facéties et auquel la présente édition rend justice.

Dans ces fables, souvent animalières, le plus touchant est quand l'auteur fait la part belle à des déboires anodins, à des désirs contrariés ou déçus, aux petites comédies saugrenues de la vie où un match de foot devient « des jeunes gens en caleçon [donnant] de terribles coups de pied à un ballon increvable » ou quand il soupçonne le combiné téléphonique d'être amoureux de la jeune personne à qui il susurre des mots doux.

Trouver le mot, la note qui chante juste, c'est son fort. Qui « moude » de la pellicule ? Un opérateur « gros bouffi stupide », au « poil de carotte en furie ». Car Delluc joue avec le lecteur d'une plume si alerte, d'un ton si enjoué que, parti d'un rien

– un petit chat qui s'amuse avec son ombre –, il en fait quelque chose. C'est pourquoi on se sent pris pour lui d'une immense tendresse et qu'on éprouve à son endroit le délicat bonheur d'une matinée de soleil, entre le point de vue du poisson pêché, celui du smoking à qui le narrateur s'adresse sans que celui-ci ne se froisse, et celui du cheval de picador, sans cesse encorné, dont on vient pour la quatrième fois d'empaqueter les intestins.

« C'est bien simple, il se sentait jeune, et voilà qui est tout, hé? »

GILLES JACOB

LA JUNGLE DU CINÉMA

LE PÉRISCOPE

LES FRÈRES WILLIAMSON sont des poètes. La machinerie audacieuse de la science ressemble souvent mieux au lyrisme que le lyrisme même. Et la machinerie qui consiste à cinématographier le fond de la mer est assez bonne pour exalter des esprits portés vers les dieux nouveaux. Alors les frères Williamson ont organisé un magnifique petit bateau-ponton, chapiteau et soutien d'un périscope de trente ou quarante mètres de long et cousin par la largeur d'un tuyau de cheminée, avec, au bout de ces trente ou quarante mètres une chambre cadénassée, vitrée et aérée comme un masque de scaphandre : vous mettez là-dedans un personnage sérieux, donc muet – ou muet, donc sérieux – avec des projecteurs et un appareil de prise de vues. Tout cela intelligent, précis, réfléchi pendant des ans, exécuté comme un théorème, et en somme très émouvant pour notre imagination, et probablement très sain pour l'esprit hygiénique de ces inventeurs.

Ils sont allés quelque part dans le Pacifique filmer le sourire en forme de boîte aux lettres des jeunes requins, le coup de jarret impeccable des plongeurs qui vont cueillir des perles rares ou un sou, et la végétation énigmatique des arbres qui passent pour des bêtes, ou des poissons qui pourraient passer pour des fleurs.



La chambre du périscope, qui avait été vérifiée et longuement expérimentée dans les bassins des ports, fila lentement vers les bas-fonds. Le ponton errait doucement sur l'eau calme en vue d'un îlot presque chauve.

Dans la tiédeur épaisse de l'air, le soleil crevait grossièrement les remous grisâtres du ciel qu'on eût pris pour une mer prête à l'orage, si le spectateur se fut tenu la tête en bas. Et alors, c'est la mer qu'il eût considérée comme un ciel intact d'automne occidental avec toutes ces nuances de tons quasi imperceptibles qui ont plus d'unité, semble-t-il, que le plein azur.

L'outil des explorateurs n'avait pas plus d'importance dans tout cela qu'une épave fatiguée d'aller au fil de l'eau et qui se laisse couler.

– C'est le temps qu'il faut, Dawley, dit quelqu'un à bord.

Dawley ne répondit rien, trouvant la phrase de son interpellateur complètement suffisante, sinon complètement inutile.

Il y avait un nègre et trois Chinois sur le ponton. Le nègre était tout nu, mais armé d'un couteau gigantesque d'éventreur de poissons. Deux hommes s'occupaient à visser leurs scaphandres. Quelqu'un m'assure qu'on choisit des êtres particulièrement laids pour les cacher sous ces masques monstrueux. Mais cela me paraît très exagéré, car si de tous les hommes trop laids on faisait des scaphandriers, le fond de la mer serait plus envahi que la Promenade des Anglais avant le thé ou le trottoir gauche de l'avenue du Bois-de-Boulogne un dimanche à midi.

Dawley, ou tel autre, se glissa dans l'ouverture de la cheminée et atteignit la chambre de prise de vues par une mignonne échelle – parfaitement obscure – où vous ne trouveriez prétexte qu'à un bon vertige en attendant une chute caractérisée.



Ourmounn, avant qui que ce fût, vit la chose. Naturellement, il n'en fit pas un mouvement de plus ou de moins et continua sa petite promenade droite au milieu de l'eau – comme un coupe-papier entre deux feuillets de japon impérial.

Il avait déjà vu un sous-marin furtif qui n'était jamais revenu, une ancre gigantesque dont la chaîne rompue s'enlisait tranquillement avec ses anneaux rouillés, une grande barque de pêche en beau bois, mais dont le beau bois, saigné naguère par un brisant, pourrissait désormais sans hâte en compagnie de deux vieux squelettes blancs comme pous-

sière et de milliers d'individus à nageoires qui en faisaient un rendez-vous, comme vous feriez de ruines historiques ou de monolithes inexpiqués.

La boule de Dawley n'avait rien de commun avec ces déchets de conquérants. Le paysage sous-marin se suffit tellement à lui-même qu'il faut être quelque chose de bien extraordinaire pour étonner quand on veut s'y risquer.

Ourmounn changea même négligemment de direction. Il était de cette espèce que nous appelons zèbres, à cause sans doute que leur cuirasse d'écailles est rayée décorativement comme le poil des zèbres.

Son corps était composé de lignes charmantes avec des palettes et une queue-panache, souple comme un mouchoir qu'on agite au vent. Ses yeux, vous diriez qu'ils étaient comiques, je les trouve charmants.

Il s'apprêtait à tourner le dos à la boule Dawley, quand les projecteurs s'éclairèrent.

Cela fut aussi remarquable qu'un cuirassé quittant le chantier pour l'eau. Seulement le cuirassé fait semblant de plonger et pique à peine sa tête et se redresse très vite, tout fier de flotter sans se noyer. Un cuirassé est un bibelot anodin pour le peuple de la mer profonde.

Les rayons de projecteur sont beaucoup plus scandaleux.

Ourmounn fut indemne de scandale et même de stupeur. Tout au plus trouva-t-il inconsideré d'être inondé de cette clarté ridicule, là où il avait accoutumé de ne rencontrer que de savoureuses pénombres. Supposez que pendant une

promenade à ski, vers janvier ou février, et par dix-neuf au-dessous de zéro – à Chamonix par exemple, ou au Planet –, vous voyiez les neiges du mont Blanc se transformer en feu de Bengale : ce ne serait pas plus grave que ce projecteur inattendu dans un fond du Pacifique.

– Voilà un changement de temps, pensa Ourmounn.

Sans pourtant se rendre compte absolument que la plaisanterie venait de la boule grise, il se retourna vers elle, mais se détourna avec le maximum de rapidité ; un feu violent dans les yeux est insupportable pour quelqu'un habitué à des lueurs toujours opaques où l'on distingue à peine les yeux de son voisin.

Et la promenade distraite du petit zèbre Ourmounn devint instantanément un jet de flèche vers cette épave de grande barque où tout un menu monde marin tenait compagnie et, à l'occasion, conseil.

– Ourmounn est malade, déclara Ouellem du plus loin qu'il aperçût son parent.

Ourmounn stoppa devant la brèche pourrie du bateau.

– Ourmounn a d'étranges yeux, nota le gros Aoullann, dont le ventre semblait toujours près d'éclater.

Il est évident qu'Ourmounn avait les yeux de ceux « qui ont vu ce qu'il ne faut pas voir ». En outre, il semblait totalement privé d'expression et de parole.

Quand je parle de parole pour notre Ourmounn et pour tous ces messieurs, je m'entends. Ainsi, qu'on m'entende ! Le langage des poissons vaut celui de toutes les bêtes. Mais

eux s'appuient moins sur les sons et les gestes que sur la vie du masque. L'œil même n'a pas l'autorité que vous supposez. Tout est dans la bouche, qu'on imagine trop souvent impassible ou bête et qui dispose de signes limités, mais justes. C'est là que se marque le mieux le caractère de ces gens-là. D'où viennent, par conséquent, ces différences innombrables de conformation. Depuis ces petits monstres nageants qui ont toujours le bec ouvert à la façon des bébés endormis, jusqu'aux grands phénomènes de la race, toutes les difformités, tous les rictus, toutes les harmonies se résument ainsi. Voilà pourquoi les plus passionnées discussions gardent chez eux une tenue incroyable. C'est moi, du moins, qui le dis. Et rien n'exige que vous croyiez tout ce que je dis.

L'affolement probable d'Ourmounn disparut avec la première parole. Il raconta posément ce qui venait d'arriver. Ce fut d'ailleurs admirablement bref; et si le bavardage des poissons usait de syllabes, ce récit n'en eût pas demandé plus de quatre ou cinq.

Rien du drame raconté ne venait jusqu'à l'épave. Les meilleurs yeux ne voyaient rien de cette éhontée aurore surgie dans l'horizon muet.

– Voyez, dit Ourmounn.

Et il reprit sa route sans plus de commentaires. On le suivit.

Sachant qu'on le suivait, Ourmounn se hâta moins. Aoulann comprit que c'était un hommage pour lui et rejoignit Ourmounn à la tête du cortège. Ils n'échangèrent ni regard ni parole et s'avancèrent dignement.

Rien n'entama leur simplicité, bien qu'ils fussent, par le hasard des choses, les chefs de dix ou vingt mille poissons de taille petite, mais de familles diverses et parfois ennemies. Aoullann rencontra quelque chose de bon à manger – et le mangea.

Enfin, ils virent l'aube folle annoncée poindre dans la masse fluide et s'arrêtèrent. La foule entière s'immobilisa. Il n'est pas et ne fut jamais d'escadre capable de se fixer en ordre de bataille avec tant d'harmonie.

Aucune exclamation vulgaire ne sortit de ces bouches sans nombre. Aucune manifestation d'impatience ne leur échappa. La venue brusque d'Ourmounn leur avait suffisamment appris l'anormal de l'événement. Rangés et calmes, ils regardaient, à distance respectueuse, le gros œil de feu dans lequel remuait un gros insecte, vaguement. Ainsi les soldats qu'on va passer en revue regardent froidement les gens qui se bousculent pour voir la revue.

Leur immobilité n'était qu'apparente. Toute cette masse vive glissait imperceptiblement vers la boule Dawley comme un glacier qui dérape vers la vallée sans que personne ne le sache.

Les décrire est vain. Les têtes rondes ou cubiques, ou cubistes, les écailles roses, les carapaces vertes, jaunes, bleues, les carcasses d'or, les cuirasses tachées des taches les plus hideuses ou les plus féeriques, les queues de tous formats, soyeuses, hargneuses ou barbelées, les ventres blancs et noirs. Tout ce peuple obscur et flamboyant, en masse compacte

mais ordonnée, où chacun était chacun et où certains étaient plus « chacun » que les autres, c'est-à-dire les héros, les célébrités, les patriarches, les prodiges – puisque tout est aussi banal et humain partout que partout. Ah, quel peuple !

Le premier « acte » vint de Taha. C'était peut-être un espadon ou quelqu'un dans ce genre-là, ou quelqu'un encore de beaucoup mieux. Il portait en guise de mâchoire inférieure une double scie fort impressionnante à considérer pour peu que l'on ait la peau sensible. C'est dans l'intestin qu'il se plaît tout spécialement à fourrer cet instrument paradoxal.

Taha bondit hors de l'armée pacifique et se jeta sur la boule de Dawley.

Une des dents de la double scie fut brisée au choc.

Dawley daigna sourire. Il ne daigna pas cesser de tourner la manivelle de son appareil. Et Taha se trouva de la sorte cinématographié sans le savoir. S'il l'avait su, la colère et la honte eussent peut-être ranimé sa combativité. Et, ma foi, combien de dents encore n'eût-il pas sacrifiées pour satisfaire son goût d'étripeur vénéré ? Il se borna à regagner sa place dans la foule. Nulle critique et nul applaudissement ne gênèrent le taciturne.

Ourmounn se dirigea vers la boule.

On ne manifesta pas plus pour lui que pour Taha. Il ne risquait pas de se casser les dents, mais il pouvait parfaitement s'aplatir la bouche – qu'il avait fine et spirituelle – ou se brûler les yeux – qu'il avait ronds comme de petites dragées discrètement tachées de caramel.

Il avança délicatement pour s'habituer à la lumière.

Dawley le regardait avec contentement. Car Dawley se fatiguait d'enregistrer des coraux, des éponges et des fantômes lointains d'algues folles. La vie lui manquait, et ses caprices et ses buts. Taha lui avait donné une diversion amusante mais si brève, n'est-ce pas, qu'il n'en gardait pas plus de quelques centimètres de pellicule.

L'arrivée d'Ourmounn l'enchantait. Le zèbre était drôle comme tout et il eut la bonne idée de se poser au milieu de la grande lentille qui servait à Dawley de fenêtre sur la mer. Il semblait ne pas bouger, mais à voir son petit ventre rythmé par la respiration, on ne pouvait pas ne pas avoir une impression exquise. Sa bouche aussi remuait. Cela voulait dire quelque chose de pressant. Malheureusement, Dawley, qui est un grand savant et un grand fou, n'est pas fichu de causer avec un poisson. Il supposa que le zèbre chiquait comme le premier matelot venu. Il se demandait même si ce n'était pas du bétel. Voyez-vous une sténographe auprès de lui ?

– Les zèbres sont domestiqués dans le Pacifique et mâchent du bétel, ce qui rougit les dents, eût-il dicté.

Ourmounn, tout à coup, retourna vers la foule.

– Que répond-il, demanda Rêk.

Il questionnait rudement, bien qu'il fût beau. Mais on peut être beau et rude. C'est l'usage des thons, et Rêk était le type même du thon.

Ourmounn feignit de croire que Plôoh eût parlé.

Plôoh est carrée, immense et aussi peu confortable qu'un tapis de Martine. On la comparerait à un lévrier pour sa grâce

incompréhensible, si par sa forme elle n'était exactement le contraire d'un lévrier. Aristocratique, indulgente à tous, mais ne pouvant s'entendre avec personne, une artiste, voyez-vous ! Et Ourmounn s'entendait avec tout le monde.

– Il ne comprend rien, dit Ourmounn à Plôoh.

Aussitôt Plôoh se sentit pleine de mépris pour Dawley et sa boule idiote. Et elle ne broncha pas.

– Ou bien il n'écoute pas, corrigea aigrement Seine-Reine, à la bouche avide et au corps de lamproie.

– Depuis quand écouterait-on les enfants, d'abord ? dit une autre qui ressemblait à Seine-Reine comme un serpent à un serpent avec la même bouche en forme de récepteur téléphonique – où l'on ne téléphonerait pas pour un empire.

Ourmounn accorda un regard froid à ces gracieuses personnes et n'en précipita point davantage sa monotone respiration.

Il faillit les traiter de ministres. C'est la grosse injure dans les castes où il n'est que l'âge et la sagesse pour mettre l'un avant les autres.

– Que celui qui veut parler, parle, dit Aoullann avec l'espoir que nul ne l'obligerait à parler, lui, car il était paresseux, l'ai-je dit ?

Ne croyez pas, cependant, qu'il y eut aussitôt bagarre ou cacophonie comme dans nos réunions politiques. Tout au plus une douzaine d'êtres divers filèrent-ils vers la boule Dawley.

Le vieux Rouëp soupira, gâteusement :

– Qui fête-t-on ?

Les rivaux, jumeaux ou ennemis, qui se rencontrèrent devant la boule, se firent de glaciales politesses. L'amphithéâtre immense des poissons attendait, imperturbable, l'issue de cette ambassade étonnante.

– On ne fête personne, expliquait avec une respectueuse ironie le sosie de Seine-Reine. On interroge l'inconnu.

– Est-ce un mauvais? demanda Rouëp, inquiet.

– Je ne sais pas.

Et Seine-Reine changea de place.

– Elle ne sait pas, confia moqueusement Séïédé à Rouëp.

Séïédé n'était qu'un gamin, fin comme un rouget, noir comme la suie et barbu comme un archimandrite. Complètement impossible de le prendre au sérieux. D'ailleurs, sous le prétexte qu'il se moquait de tout le monde, on admettait généralement qu'il se moquait de lui-même. Pourquoi ce raisonnement? Vous vous en moquez.

– Qui fête-t-on réitéra le digne Rouëp.

– C'est un gros œil qui a l'air méchant comme une vieille tortue et il y a quelque chose ou quelqu'un qui grouille à l'intérieur.

Rouëp réfléchit.

– C'est un mauvais, affirma-t-il.

– Si vous voulez.

– Je sais comment sont les mauvais. Ils m'ont pris un jour quand j'étais petit. Ils traînaient dans nos pays de grandes cages de cordes et malheur et honte à qui se laissait enfermer. Je me souviens qu'on nous a entassés sur un bateau.

– Là-haut?

– Là-haut, oui, hors de l'eau, enfermés dans l'air vide où respirent les mauvais. C'est la prison immonde. Nous étouffions et j'ai vu mourir dans cette horreur ma famille et des milliers d'autres familles avec des spasmes cruels. Moi, dans un de ces sursauts de mort, je suis retombé ici, dans la mer, dans la vie, dans la liberté.

– Alors, fit Séiédé, nous avons peut-être tort de rester si près de cet oiseau-là.

Un à un, ceux et celles qui s'étaient délégués vers la boule Dawley revenaient – inutiles.

Dawley était heureux comme un roi qui serait heureux. Il en oubliait la chaleur épouvantable qui lui tenait compagnie au point de le changer en éponge d'après le tub.

– Ils sont épatés, murmurait-il de temps en temps.

Et il maniait son appareil cinématographique avec tendresse. Le jeu des phares n'avait pas un raté. La ventilation et le téléphone n'attestèrent pas un semblant de mauvaise humeur, Dawley riait tout seul. Il eût été amoureux d'une jeune fille adorable, il eût fait une promenade mémorable sur un cheval noir à travers une forêt d'avril ou une lande bourrée de mimosas, et cela aussitôt après avoir embrassé la jeune fille adorable sur la bouche pour la première fois, qu'il n'eût pas, non, sûrement pas, touché d'aussi près le bonheur. C'est bien simple, il se sentait jeune, et voilà qui est tout, hé?

– Des femmes chez le photographe! s'écria-t-il. Des femmes chez le photographe...

Il s'entendait déjà racontant plus tard ses visions surprenantes. Il dirait que les poissons sont un peuple de malades que la lumière guérirait, car tous ces éternels noyés venaient se baigner – il le voyait, n'est-ce pas? – dans le fuseau des projecteurs. Il dirait surtout que les poissons aiment qu'on les aime, à l'image des femmes ou des comédiens, car ils venaient poser, vaguement et savamment – il le voyait, n'est-ce pas? – devant l'appareil du cinématographe.

– Il ne comprend rien, apprit enfin la foule qui s'en doutait.

– Que veut-il?

– On ne le comprend pas.

– Que voulons-nous?

– Qu'il parte.

– Il faut le lui dire.

– Nous sommes séparés de lui par... Par...

– Ce qui est vivant est à l'abri dans une chose qui ne vit pas.

– Brisez l'enveloppe.

– Des conseils ne valent pas un conseil.

– Tenons conseil.

Un projectile terrible frappa la boule. Ainsi la guerre est toujours plus pressée que les sages. On s'aperçut que Seine-Reine avait pris le rôle de projectile quand on la vit, giflée par le choc, se replier sur soi, régulièrement, et sinistrement, comme un boudin dans la poêle. Puis, elle revint avec une lenteur écrasée de férocité, et l'on s'écarta légèrement à son passage : sa bouche ronde n'était plus qu'une large plaie bavant du sang et de la chair broyée. De la boue.

Séiédé lui fit un signe d'intelligence, poliment. Ourmounn obliqua un tant soit peu vers des gens plus agréables à regarder.

Ce spectacle écœura tout le monde et emplit chacun de découragement. Rien n'est si commode à muer en ardeur belliqueuse que le découragement. Cela est tellement inexplicable qu'on l'explique d'ordinaire très bien. L'abattement général devint donc soudain une fureur guerrière. Nul ne pouvait s'en rendre compte sinon les initiés ou les intéressés, comme ces colères de Peaux-Rouges que les enfants du temps de mon enfance comprenaient si bien, mais c'était avant les tanks.

La tourbe compacte des yeux ronds et des ventres blancs commença une ronde de mort à l'entour de Dawley. La danse du scalp est un sport classique : elle finit par le scalp. Les cercles lents des milans qui guettent un lièvre sont d'un art également consacré : ils finissent par une chute impitoyable sur le crâne du lièvre hypnotisé.

De la ronde des poissons, nul n'aurait pu prédire comment elle finirait. Elle n'en montrait que plus de conviction. Entamée avec une gravité processionnelle, ce fut – peu à peu accéléré – le tourbillon vibratoire des manèges de kermesse. Je ne pense pas que cela favorisât les réflexions de ceux qui songeaient à détruire la boule et sa flamme aveuglante.

Il y eut des heurts. Des oreilles se froissèrent et s'éraillèrent. Des épines enchevêtrées défoncèrent des peaux trop fragiles. Des dents se brisèrent.